

Penseur libre ou libre penseur  
Abû l- 'Alâ' Al-Ma'arrî  
Revisité<sup>1</sup>

Abdelaziz Kacem  
Professeur  
Université La Manouba - Tunis



Synergies Monde arabe n° 5 - 2008 pp. 243-262

**Résumé :** *Cet article est dédié à un grand poète arabe, aveugle et pessimiste, sceptique et croyant, qui apparaît aujourd'hui, à travers ses deux recueils de poésie, les Luzûmiyyât et Saqt al-Zand, comme un penseur qui a posé avec pertinence les problèmes de notre monde. Nourri de culture grecque, il a foi en la raison suprême, unique guide pour les humains dans leur éternelle recherche du bonheur.*

**Mots-clés :** *Al-Luzûmiyyât, Saqt al-Zand, Raison, Dieu, l'homme, poésie arabe.*

**Abstract :** *This contribution is dedicated to a great Arabic poet, blind and pessimistic, sceptical and faithful. He appears in our time, through the Luzûmiyyât and Saqt al-Zand, two poetry collections, an intellectual who pertinently questioned problems constituting our world. Influenced by Grecian culture, he has faith on the supreme mind which is, according to him, the only guide for humans in their eternal search for happiness.*

**Key words :** *Al-Luzûmiyyât, Saqt al-Zand, Mind, God, humans, Arabic poetry.*

Le 28 rabî' 1er 1363 de l'hégire correspondant au 23 mars 1944, en dépit et sans doute à cause du joug colonial qui lui était imposé, malgré la pénurie et les blessures de la Deuxième Guerre mondiale dans laquelle elle était impliquée, la Tunisie, très engagée dans la seconde Nahda, fut l'un des premiers pays arabes, ceux qui, à l'époque, comptaient, à célébrer avec ferveur et solennité le millénaire de la naissance d'Abû l- 'Alâ' Al-Ma'arrî<sup>2</sup>, l'aveugle génial, l'Homère, le Milton de l'arabité.

Ce faisant, le monde arabe frappait aux portes du progrès en puisant dans la pensée moderne mais aussi dans les pages les plus brillantes de son histoire intellectuelle. C'est dans cette quête d'une modernité fondée sur la rationalité qu'aujourd'hui encore nous interpelle la voix de celui que l'on a toujours appelé « le philosophe des poètes et le poète des philosophes ». Nous nous abstenons, cependant, d'utiliser le terme inadéquat de philosophe, si ce

n'est pour désigner un « amateur de la sagesse et de la vérité », au sens où l'entendait Voltaire.

Abû l-'Alâ' naquit le 28 rabî' 1<sup>er</sup> 363/26 décembre 973, à *Ma'arrat an-Nu'mân*, une petite ville syrienne, entre Hama et Alep. L'année solaire étant plus précise, il aurait été préférable, à mon sens, de commémorer son millénaire, fin 1973. Pour un homme qui fait souvent étalage de ses connaissances en astronomie, il eût mieux valu fêter ses anniversaires en respectant son Capricorne zodiacal. Mais cette célébration aurait-elle été possible, à une période où l'on ne pensait plus à de telles évocations ? En plein choc pétrolier, au sortir de la Guerre d'octobre 1973, le monde arabe, qui ne savait pas s'il l'avait gagnée ou perdue, s'apprêtait à entrer dans une phase d'humiliantes concessions sans contreparties. Mais cela est une autre histoire ? Pas tout à fait. Le leadership arabe, passant brutalement du panarabisme au wahhabisme, le culturel n'a plus été à l'ordre du jour. L'y réinscrire est une vitale nécessité.

L'an 973, et tout au long du siècle d'Abû l-'Alâ', le Machrek et le Maghreb commençaient à connaître une lente et inexorable déconfiture. Abû l-'Alâ' qui, atteint par la variole, perdit la vue à l'âge de quatre ans, aura été le témoin visionnaire, le mot oculaire serait indécent en l'occurrence, d'un monde arabomusulman en reflux, sous les Buwayhides (932-1055) auxquels le calife abbasside remit la réalité du pouvoir. Une période politiquement troublée, mais plutôt faste au plan de la culture, avec, il est vrai, une irrémédiable cassure entre la *khâssa*, l'élite, et la *'amma*, cette masse brute toujours prompte à la vindicte, malléable aux seules manipulations négatives. A l'autre versant de l'arabité, à la mort de Abd al-Rahmân al-Nâsir, en 961, puis de son fils al-Hakam, en 976, al-Andalus entra à son tour dans la longue agonie que l'on sait, ce qui ne l'empêchait pas de connaître un essor culturel dont les fulgurances littéraires n'ont pas cessé de nous éblouir.

En Syrie même, les Hamdanides, menacés par Byzance et par les Fatimides, s'accrochent encore au nord du pays et finissent en 1004 par céder le pouvoir aux Mirdassides, une dynastie bédouine incapable de juguler l'anarchie dont elle n'était pas la seule responsable.

Abû l-'Alâ' al-Ma'arrî est l'auteur d'une œuvre abondante et variée, une centaine d'ouvrages d'inégale étendue ont été répertoriés. Quelques-uns seulement nous sont parvenus. Outre les vicissitudes, outre le fanatisme dévastateur, il faut noter qu'en 1098, quarante ans après la mort du poète, des hordes de croisés, des gueux aussi obscurantistes que faméliques, s'emparèrent d'al-Ma'arra où ils commirent toutes sortes d'horreurs, y compris des actes d'anthropophagie dûment consignés par les chroniqueurs. On peut imaginer dans ces circonstances les dégâts que pouvaient avoir subis les bibliothèques. De ce qui nous reste d'Abû l-'Alâ', les ouvrages les plus connus sont le *Saqt al-zand* (*Étincelles du silex*), la *Risâla al-ghufrân* (*L'Épître du pardon*) et son œuvre poétique majeure, les *Luzûmiyyât* (*les Nécessités*). Et c'est essentiellement ce recueil que nous survolerons en lui consacrant ces quelques notes de lecture. Les *Luzûmiyyât* ou *Luzûm mâ lâ yalzam* est un titre traduit tantôt par « *Nécessité de ce qui n'est pas nécessaire* », tantôt par « *Obligation au non-obligatoire* » ou encore « *Engagement à ce qui n'est pas obligatoire* ».

Il se réfère, au départ, à une contrainte purement technique. En prosodie arabe, la rime n'exige que la répétition de la consonne finale du vers. Or Abû l-'Alâ' s'est imposé une rime nécessitant deux consonnes, plus riche encore que la rime française dite double ou léonine. Il s'est astreint en plus à composer ses rimes avec toutes les lettres de l'alphabet, y compris celles qui sont peu musicales, telles que le *khâ'*, le *thâ'*, le *ta'* ou le *zâ'*. L'homme aimait tant la gageure, le défi, qu'à bien considérer sa vie et son œuvre, l'on s'aperçoit qu'il s'était fait violence, en toute chose. Ajoutons, pour rester au plan de la forme, qu'il s'imposa, chose à laquelle nul aveugle n'est tenu, la description de la nature, du jour et de la nuit, des animaux et des objets, avec un art qui n'a rien à envier à celui des poètes voyants. Le tout étant servi par un vocabulaire abondant qui ne lui a jamais fait défaut.

Nous avons choisi, pour illustrer notre propos, une centaine de vers sur les 10750 que comptent les *Luzûmiyyât*, ainsi que d'autres vers tirés du *Saqt* notamment. Mais comment traduire une poésie rendue intraduisible non seulement par la virtuosité technique que nous venons de signaler, mais aussi parce qu'elle est érudite, truffée de mots rares, d'oxymorons et d'allusions historiques ? Philologue, il jongle avec la paronomase et pousse l'exploit, l'artifice stylistique, jusqu'à utiliser, sous des formes métaphoriques, des références syntaxiques, morphologiques ou prosodiques. D'autres avant moi, plus qualifiés que moi, ont essayé d'en traduire les vers les plus accessibles, les moins chargés de symboles et de sous-entendus. Ils n'ont pu éviter tous les traquenards du texte. C'est ce qui me décourage et m'enhardit à la fois. Je m'essaierai à cet exercice périlleux où le contresens et l'anachronisme guettent à chaque tournure.

Enfant prodige, Abû l-'Alâ' est poète à 11 ou 12 ans. Sa famille qui compte bien des érudits et des dignitaires lui assure une éducation de bon aloi. Deux ans après la mort de son père qu'il pleure dans une élogie remarquée, il arrive, en 1007, à Bagdad, en vue de parfaire sa formation et d'exhiber ses performances intellectuelles. Il avait 34 ans. Auparavant il avait fréquenté les bibliothèques d'Alep, de Lattaquié, de Tripoli, d'Antioche.

L'essentiel de son premier recueil *Saqt al-zand* (*Étincelles du silex*) est déjà composé. Dans les salons et coterie littéraire, qui fleurissent à Bagdad, il est admis volontiers. Il y brille même. Une réplique intelligente le fait admettre dans le cercle le plus prestigieux de la métropole, une autre réplique de la même veine l'en fait chasser. S'étant fait traiter de chien par un individu contre lequel il trébucha, il lui retourne l'insulte avec panache : « *Est chien, celui qui ne connaît pas les soixante-dix noms du chien* ». Cette cinglante fierté fondée sur une supériorité culturelle plut au Sharîf al-Murtadâ (355-436/967-1044), grand lettré et Naqîb, surintendant des Talibites. Abû l-'Alâ' devint l'un des familiers de son club, jusqu'au jour où une malencontreuse réflexion de sa part provoqua l'ire du maître de céans. Au cours d'une séance, ce dernier se mit à dénigrer Al-Mutanabbî, le poète préféré d'Abû l-'Alâ' qui contre-attaqua. « *S'il n'avait composé, opina-t-il, que son poème: « Ô domiciles aimés vous avez dans les cœurs élu domicile* », cela aurait suffi à sa gloire ». Outré, Al-Murtadâ le fit jeter dehors, traîné par les pieds. Aux autres convives, il expliqua sa réaction

peu conforme aux règles élémentaires de l'hospitalité : « *Il aurait pu choisir un poème plus probant, ragea-t-il, mais il a préféré celui où al-Mutanabbî dit : « L'imparfait qui vient à me dénigrer, atteste de ma perfection<sup>3</sup> ».*

Quand deux intelligences d'une égale assurance cohabitent, il y a toujours de l'électricité dans l'air. Cet incident ajoute, chez Abû l-'Alâ', aux déboires d'un séjour, somme toute, décevant et qui n'aura duré que dix-huit mois. Trop fier pour pratiquer le panégyrique moyennant finance, le manque de moyens de subsistance, une nouvelle annonçant la maladie de sa mère, l'incitèrent à rentrer chez lui, à al-Ma'arra qu'il ne quittera plus jusqu'à sa mort en 449/1058. Quoi qu'il en soit, il n'avait pas d'autre choix que ce retour à la base. La Syrie est troublée, certes, mais où aller ? A l'aride Hedjaz ? En Irak déjà à feu et à sang ?

« *Quant au Hedjaz, nul ne souhaite y séjourner, otage [comme il est] de ses cinq Harrât [calcinées]. En Syrie, le torchon de la guerre brûle, attisé par des gens qui, pour ce faire, ont retroussé leurs habits. En Irak, l'éclair fait répandre une pluie de sang, le tonnerre en longs éclats fait sa jonction avec le malheur* » (L.I, 622).

Dès son retour, il fait ses adieux au monde, un monde originellement corrompu. Il se déclare *rahîn al-mahbisayn* (l'otage des deux prisons) : la cécité et la réclusion. Il y ajoutera une troisième prison :

« *Me voici dans mes trois prisons. Ne t'enquiers pas de la méchante nouvelle : la perte de ma vue, la fixation à mon domicile et la captivité de l'âme à l'intérieur du corps malsain* » (L. I, 249).

Mais de réclusion, il n'en sera jamais question. Sa demeure est bientôt assaillie par de nombreux étudiants, par des vizirs, des érudits de tous bords et de tous les horizons. Par sa seule présence, sa bourgade natale devint un foyer intellectuel prestigieux, une destination culturelle très prisée. Philologue, philosophe, Abû l-'Alâ', il le dit lui-même, était une encyclopédie vivante. Servi par une mémoire boulimique, il s'acharnait à se cultiver. De quelle autre revanche sur la vie, un triple prisonnier tel que lui, pouvait-il disposer ? Dans sa poésie, outre une parfaite connaissance de l'arabe et des débats qui convulsaient l'islam du XI<sup>e</sup> siècle, on décèle des traces de la pensée indienne et persane, l'influence de Manès ou de Mazdâ, des rudiments de philosophie grecque.

Les Harrât sont des lieux-dits arides à roches volcaniques situées entre La Mecque et Médine. Le poète joue ici sur le thème des pays consumés soit par la chaleur de la nature, soit par celle des conflits.

Socrate, Aristote, Alexandre, mais aussi Hippocrate, Galien, sont cités dans ses vers. On l'a rapproché également de Lucien de Samosate, de Diogène le Cynique et de Pythagore. Toutes ces hypothèses ont provoqué des controverses entre ses biographes<sup>4</sup>. Elles sont toutes plausibles.

Voici ce qu'il dit lui-même de sa vaste culture dans un raccourci époustouflant :

« *Nul mortel n'est passé ici-bas sans que j'aie une bribe de ses annales* » (L. II, 148).

Mieux encore, il laisse entendre qu'il est aussi connaisseur en sciences ésotériques :

« *O mes contemporains, savez-vous les secrets dont j'ai connaissance et que je ne saurais révéler ?* » (L. I, 296).

Soupçonné d'hérésie, il lui arrive de recevoir des visiteurs malintentionnés ou des curieux simplement désireux de tester sa foi. Tel ce dignitaire qui, pour le piéger, feint d'être sceptique. *Moi aussi je doute*, confesse le suspect. Ce dévot retors l'a-t-il vraiment acculé à l'aveu ? Sincère, Abû l-'Alâ' n'a jamais caché son trouble métaphysique :

« *Quant à la certitude, il n'y en a point. Mon effort maximal consiste à conjecturer et à spéculer* » (L. II, 36).

« *Je n'ai jamais proféré de satire contre personne* », dit-il un jour au cadî Abû Youssef Abd al-Salâm al-Qazwînt, venu le saluer. Fielleux, ce dernier rétorque : « *C'est vrai, à l'exception des prophètes* ». Le visage de l'homme s'assombrit, rapporte le cadî. Toutefois, il ne pouvait nier avoir dit :

« *Moïse prêcha et disparut. Puis Jésus apparut. Vint ensuite Muhammad avec les cinq prières. Une religion nouvelle, dit-on, serait révélée. Et trépassent les vivants entre hier et demain. C'est à haute voix que je profère l'absurde. La certitude, je la confie en longs chuchotements* » (L. II, 55).

Dans le même poème, un vers intraduisible, en raison de son ésotérisme :

« *Ah, si la religion pouvait retrouver sa fraîcheur ! L'ascète y étancherait sa soif après un khims ?* » (L. II, 55).

Le *khims* est un cycle d'abreuvement des chameaux. Il consiste à les faire boire, un premier jour, puis les priver d'eau, pendant trois jours, et leur en redonner, le cinquième jour. L'allégorie de la période de privation est une allusion aux trois religions qui laissent l'individu sur sa soif.

S'étant plaint, auprès d'un visiteur de marque, de la méchanceté de certains à son égard, il obtint cette réponse cynique : « *Mais que te veulent-ils donc ? Tu leur as pourtant abandonné l'ici-bas et l'au-delà !* ». Il se tut jusqu'au départ de son hôte. Là, non plus, il ne peut nier que certaines de ses réflexions se prêtent à de telles interprétations. Quel que soit le degré auquel il convient de l'interpréter, L'Épître du pardon ne tourne-t-elle pas en dérision la conception islamique d'un au-delà qui n'allèche guère un esprit transcendant ? Mais le pointillisme des *fuqahâ'* ira chercher l'hérésie jusque dans son végétarisme, ou plus exactement son végétalisme. En manifestant sa pitié envers l'animal, en s'interdisant non seulement la consommation de la viande mais également celle du lait et du miel, se contentant d'un repas unique, un souper composé de pain d'orge, de lentilles, de fèves et de figues, Abû l-'Alâ', aux yeux de l'orthodoxie, conteste une bonté divine. Serait-il plus équitable et plus compatissant que Dieu qui, pour notre subsistance, notre confort et notre plaisir, a créé certains animaux ?

Un médiocre récitateur de Coran, du nom de Abû l-Qâsim, vint une fois parasiter le cercle du poète. Prié de psalmodier quelques versets du Coran, il ne trouva pas mieux que d'en réciter :

« *Qui aura été aveugle ici-bas, celui-là le sera aussi dans la vie dernière, et plus gravement encore égaré du chemin* » (XVII, 72).

Piqué au vif, Abû l-'Alâ' décochera deux vers assassins à ce cheikh de pacotille :

« *Ayez pitié d'un aveugle qui passe. Soyez en sûrs, vous qui passez. Soyez en sûr, vous qui voyez, vous êtes aveugles aussi* » (L. II, 419).

Mais le thème de la cécité plane sur sa poésie. Ailleurs, il dira encore :

« *Le voyant parmi les hommes est aussi aveugle que moi, allons donc nous télescoper dans les ténèbres* » (L. II, 488).

Excédé par l'intrusion dans sa vie de semblables importuns, il grommelle :

« *Les gens me rendent visite, celui-ci vient du Yémen, celui-là réside à Tabas<sup>5</sup>. Ils sollicitent un précepte hors de ma compétence. Si, [par hasard], je dis la vérité, ils feront grise mine. Que voulez-vous ? Je ne dispose ni d'une fortune dont on peut profiter, ni d'un savoir à emprunter. Demandez-vous à un ignare de vous instruire ? [Autant] traire une chamelle aux mamelles asséchées ? Les gens n'apprécient qu'un discours d'imposteur. Il est, semble-t-il, des hommes que la controverse épouvante* » (L. I, 23).

La médiocrité humaine, Abû l-'Alâ' l'a de longue date côtoyée. Il s'en est très tôt prémuni par une grande présomption et une exceptionnelle aptitude au mépris. Dans un poème de jeunesse, un modèle de jactance, il martèle : « *C'est bien pour la gloire que j'agis* ». Il y fustige l'imbécillité environnante : « *Quand j'ai vu l'ignorance si répandue parmi les gens, j'ai fait l'ignorant jusqu'à ce qu'on m'ait pris pour tel* » (S., 194).

Mais il ne peut taire son sentiment de supériorité :

« *Bien que j'appartienne à une époque tardive, je suis à même de produire ce dont les anciens se sont montrés incapables* » (S., 193).

A quels anciens fait-il allusion ? D'aucuns y ont vu une outrecuidance blasphématoire, celle de se placer au-dessus des prophètes eux-mêmes. Les hérésiographes l'accusent même d'avoir voulu, dans une œuvre inaccessible au profane, *Al-Fusûl wa-l-ghâyât* (*Chapitres et terminaisons*), rivaliser avec le Coran et prétendu en surpasser la précellence.

*L'homme sage, disait Confucius, est celui qui mesure avec exactitude l'étendue de son ignorance.* C'est ce qu'Abû l-'Alâ' dit avoir fait :

« *J'avoue être un ignare égaré quel qu'ait été mon zèle à la recherche et à l'étude* » (L. II, 53).

Ce qui l'amène à professer un agnosticisme radical :

*« Vous m'interrogez et je ne sais que répondre. Celui qui prétend savoir vous ment » (L. I, 118).*

L'ici-bas existe, l'au-delà le laisse sceptique :

*« Nous avons deux demeures : celle-ci est bien malfaisante. De l'autre, aucune nouvelle » (L. I, 581).*

Agnosticisme aussi exprimé dans ces vers célèbres :

*« Il y a discorde à Lattaquié entre Jésus et Mahomet.  
L'un s'échine à sonner le tocsin. L'autre au sommet d'un minaret s'égosille.  
Chacun édifie sa religion. Allez savoir lequel est dans le vrai<sup>6</sup> ».*

Ernest Renan écrivait dans *l'Avenir de la science* : *«Oui, il viendra un jour où l'humanité ne croira plus, mais elle saura »*. Dans une certaine mesure, Abû l-'Alâ' a su. Au centre de sa puissante réflexion, l'homme avec son injuste destin, ses superstitions religieuses, sa cupidité, sa propension à la corruption. Déjà dans son fameux thrène consacré à son ami le cadî hanafite Abû Hamza, il tente de scruter l'illisible destinée humaine :

*« Celui qui déconcerte la création est un animal innové à partir du minéral ».*

L'homme vient du minéral et il y retournera immanquablement pour s'y fondre à nouveau :

*« Ami ! Nos tombes que voici occupent l'étendue. Mais où sont les tombeaux du temps de 'Ad ?  
Allège le pas ! Je pense que l'écorce de la terre n'est faite que de ces dépouilles.  
Chemine lentement, si possible, dans les airs.  
Ne te pavane pas sur les cendres des hommes » (S., 7).*

Cette vision de la terre dont l'humus est fait de corps humains biodégradés, sera reprise par Omar Khayyâm qui la transmet aux poètes d'Occident dont Valéry, lui-même. L'image s'affine et Khayyâm s'en inspire plus fortement encore quand cet humus, chez Abû l-'Alâ', se transforme en argile de potier :

*« Qu'il ne soit vaniteux celui qui fera retour à l'élément argile, que l'on violente pour en faire chose utile<sup>7</sup>.  
Un jour, peut-être, en fabriquera-t-on un ustensile à l'usage de celui qui voudra boire et manger » (L. I, 87).*

Cet intellectuel aux yeux éteints s'est avéré un homme des lumières. De sa triple prison, il avait une vue non pas sur l'invisible au sens surréaliste, mais sur un visible souvent mal discerné ou faussé par l'illusion. Il refuse un conformisme que toutes les traditions, que toutes les religions s'évertuent à imposer :

« Ils ont vécu à l'instar de leurs pères disparus, ils ont hérité de leur foi routinière (L. I, 320).  
Tout est mimétisme en toi, même quand tu dis : Dieu est Un et Unique » (L. I, 324).

Quant à lui, il s'est immunisé contre tout suivisme :

« Ayant vu bâiller Khâlid, par contagion, 'Amr se mit à bâiller, à son tour. [Quant à moi], nul bâillement n'a pu me contaminer » (L.I, 42).

Un pessimisme radical à l'égard de la condition humaine parcourt les *Luzûmiyyât*. Quand on réfléchit sur les aléas de son existence, on comprend que l'homme ne puisse être que mauvais, par nécessité. Nous avons pris l'habitude de sacréaliser les ancêtres. Or c'est d'eux que vient le mal, nous affirme-t-il :

« Je me suis plaint de la perfidie de mes contemporains. Ne le nie pas ! Ainsi les anciens se sont conduits » (L. II, 154).

Il pourfend les hypocrites, il met en garde contre les Tartuffe de son époque et de tout temps :

« Pas si vite ! Bien qu'homme libre, tu te laisses abuser par un fripon qui sermonne les femmes.  
Le matin, il vous interdit le vin et le consomme à bon escient le soir.  
Il vous dit : « Me voilà dénudé », alors que, pour les voluptés de l'ivresse, il a mis ses habits en gage » (L. I, 61).

Bref, l'humanité tout entière est mauvaise, mal gouvernée, dominée par l'argent :

« Ils ont dit untel est bon pour son ami. Mensonge ! Nul n'est bon ici-bas.  
Leur prince a obtenu sa charge par la débauche et leur dévot avec sa prière est à l'affût [de quelque gibier].  
Sois qui tu veux, pur ou métis. Une fois riche, tu deviendras le maître » (L. I, 339).

Mais cette humanité, il en fait partie, et il n'a apparemment aucune indulgence pour sa personne :

« Patience, ô mortels ! Si je blâme vos agissements, c'est par moi-même, sans doute aucun, que je commence » (L. I, 46).

Il traque le mensonge jusqu'à ces prénoms dérivés de mots porte-bonheur. Il cite le terme *sa'd* (fortune, bonheur) qui, s'appliquant aux hommes, désigne souvent le contraire de ce que la sémantique lui assigne. Il réfute son propre surnom :

« On m'a appelé « Père de l'altitude ». C'est faux ! Je m'appelle en vérité Père de la descente » (L. II, 348).

Est-ce pour cette raison que la vie ne mérite pas d'être vécue ?

*« Un ami m'a souhaité longue vie. Ohé ! C'est une imprécation que tu me lances.  
Je n'aurais pas choisi de subsister, s'il m'était revenu d'en décider » (L. II, 646).*

Il eût mieux valu en finir avec ce fardeau, cette tare, par le renoncement à la procréation. Nous retrouverons cette aspiration à la pureté du non-être chez les Cathares. Chez Valéry aussi, autre cloîtré, celui de l'intellect, pour qui la « création » n'est « qu'un léger défaut dans la pureté du néant<sup>8</sup> ». Mais c'est le retour au sol géniteur qu'Abû l- 'Alâ' prône :

*« O corps humain, que t'est-il arrivé ? Tu provenais d'une noble matière.  
Tu seras pur, quand tu retourneras à ton origine, pareil à l'ondée » (L. I, 180).*

Les admirateurs d'Abû l- 'Alâ' ont un seul reproche à lui faire : sa misogynie. Était-il fondamentalement misogyne ? Sa méfiance envers les femmes ne fait-elle pas simplement partie de sa misanthropie ? A l'encontre des femmes il a un grief spécifique : c'est dans leur sein que cette vie de misère s'élabore. De plus, n'ayant pas de vertus guerrières, le sexe faible représente une charge pour les défenseurs du pays et un objet de convoitise pour l'agresseur. A noter cependant qu'il vénérât tellement sa mère qu'il n'osait pas l'accuser de lui avoir infligé la vie. Bien au contraire, c'est à son père qu'il en fait le reproche :

*« Ceci est le crime que mon père a commis à mon égard, crime que je n'ai commis  
envers personne ».*

Soit dit en passant, ce vers qui passe pour être celui de son épitaphe ne figure pas sur sa tombe. Mais, dans son mausolée à al-Ma'arra, on peut lire, sur le mur, gravés dans le marbre, le vers en question ainsi qu'un deuxième d'un parfait humanisme et qui relativise considérablement sa misanthropie et son hostilité à la vie :

*« Que la pluie s'abstienne de m'arroser et d'abreuver ma terre, si ses nuages ne  
couvrent pas la totalité du pays » (S., 198).*

Ce vers est précédé par un autre vers non moins édifiant :

*« Si l'immortalité m'était exclusivement offerte, je n'aurais pas accepté d'en être  
le seul bénéficiaire ».*

Pour revenir à sa misogynie, paradoxalement, Abû l- 'Alâ' enjoint aux pères de mener leurs filles au mariage et d'en dissuader leurs fils :

*« Trouve pour la fille un époux qui en prendra soin  
Inocule à ton fils la peur du mariage et de la progéniture » (L. I, 271).*

Il ajoute à l'intention de ceux qui ne peuvent se passer de mariage :

*« Si un jour tu désires te lier à une compagne, [sache que] la meilleure des femmes  
est la stérile » (L. II, 391).*

Cela étant dit, il prend franchement le parti des femmes en condamnant la polygamie :

*« Il prit trois femmes en plus de sa première épouse. Le quart de ma personne te suffira, lui dit-il.  
Si elle s'en contente, il lui assurera une pitance. Il la lapidera si vers un soupirant elle se tourne »* (L. II, 140).

Dans pareilles situations, à cette époque et de tout temps, avoir un faible pour un soupirant est une pratique plus courante qu'on ne le croit :

*« Celui qui, pour son plaisir, additionne les coépouses, s'écartera, à ses dépens, du bon sens.  
Si de nouveau, il en réclame une autre, il devra s'attendre à ce qu'elle veuille en avoir un nouveau »* (L. I, 368).

Il fait dériver *dharrâ'* (coépouse) de *dharar* (préjudice). C'est pourquoi il avertit les maris :

*« Si tu es bigame prépare-toi à guerroyer contre deux ennemies. Méfie-toi quand elles seront trois.  
Si elles te montrent affection et satisfaction, [sache que] bien des rancœurs dans le tréfonds de l'être se terrent »* (L. I, 526).

Dans un autre poème, il relève l'iniquité de la loi sur l'héritage, qui lèse les femmes. De même, il s'insurge contre la pratique légalisée par les textes sacrés et qui, en temps de razzias, fait des femmes un butin de guerre :

*« Les femmes des autres peuples sont-elles rendues licites pour les Arabes, autrement que par des arrêts prophétiques ? »* (L. I, 228).

Il convient de signaler qu'il défend ici, et c'est à son honneur, des femmes non musulmanes, vraisemblablement byzantines. Mais par « *arrêts prophétiques* », il vise aussi La Bible.

L'on pourrait enfin se demander si sa méfiance à l'égard des femmes ne serait pas due à sa difficulté d'être, à ses frustrations, à son infirmité, à son visage ravagé par la variole. L'éternel féminin lui manque plus qu'il ne le laisse paraître :

*« Je me suis isolé du monde, privé de fille, d'épouse et de sœur »* (L. I, 211).

Il est significatif, dirait Freud, qu'il n'ait évoqué qu'une privation féminine. Il ne s'est pas dit « *privé* » de fils. Ailleurs, il soupire :

*« J'ai dompté mes espoirs indociles, [les voilà pareils à] des chevaux rétifs dans leurs pâturages.  
Je ne me suis détourné des plaisirs que parce que les meilleurs d'entre eux se sont à moi dérobés »* (L. II, 527).

Cette déclaration prend une ampleur particulière, si on la joint au constat sans appel que tout être humain, quelle qu'en soit la distinction, succombe à de subalternes besoins :

*« L'homme le plus noble, parmi ceux que tu vois sur la terre, s'asservit, sa vie durant, à la bouche et au sexe » (L. I, 271).*

Sauf moi, sous-entend-il. Plus loin, il se dit deux fois vierge :

*« Je suis doublement « sarûra », car, depuis que j'existe, je n'ai consenti ni au mariage ni au pèlerinage » (L. I, 273).*

Le terme « *sarûra* » s'appliquait avant l'islam au célibataire endurci. Depuis, il désigne celui qui ne s'est pas acquitté du devoir de pèlerinage. Il est plus explicite dans un autre vers :

*« Doublement « sarûra », je n'ai prodigué ni caresse ni baiser, ni aux belles épanouies ni à la pierre noire » (L. II, 5).*

Il revendique là une double et bien étrange abstinence. L'association est dès le départ surprenante. Pense-t-il qu'un contact avec l'un et l'autre corps, l'humain et le minéral, est de nature à rompre son ascèse ? Nous ne sommes pas des inquisiteurs, mais la question mériterait d'être posée. En relisant certains vers, on croit déceler, mais ce n'est là qu'une impression, un inavouable regret, quant à l'amour. Exemple :

*« Je ne suis pas de taille à désirer, à l'instar de Kilâbî, un résidu de godet où une femme à la belle denture a trempé ses lèvres » (L. II, 6).*

Abû l-'Alâ' évoque ici un poète mourant des Béni Kilâb. Il avait, par un vers, invité à son chevet, une femme qu'il n'était plus en mesure d'embrasser afin qu'elle mêle sa jolie bouche à un reste de boisson qui lui restait à boire. Certes, Abû l-'Alâ' est partisan de la femme au foyer, mais c'est surtout parce que la société masculine est pourrie. Il va même jusqu'à dispenser le deuxième sexe d'accomplir le pèlerinage :

*« Ne bouge pas ! Vieilles ou jeunes, les femmes, à mon sens, ne sont point astreintes au pèlerinage.  
Car sur l'esplanade de La Mecque, il y a des larrons qui ne sont ni ses défenseurs ni ses zélés serviteurs » (L. I, 73).*

Ce deuxième vers et d'autres, plus sévères encore, nous renseignent sur les mœurs dissolues de son époque. A les lire, on apprend que les lieux saints sont infestés de scélérats de la pire espèce. Ajoutons ce vers à ce qui précède :

*« La pierre noire, au dire de certains dont je n'ai plus souvenir, n'est qu'un reliquat d'idoles et de fétiches » (L. I, 154).*

La Mecque est d'ailleurs fustigée à plusieurs reprises en des termes excessifs. On comprend dès lors les raisons multiples qui ont conduit à l'interdiction de son œuvre en Arabie wahhabite.

Dans cette somme poétique que sont *al-Luzûmiyyât*, le maître mot est *al-'aql*, la raison. Le terme est récurrent. En divers passages, il dénigre le vin, non en raison d'une interdiction religieuse, mais parce qu'il altère ce que nous avons en nous de plus précieux, la raison :

*« Le vin, dit-on, détruit les vieux soucis dont souffre le cœur.  
S'il ne détruisait la raison, je fréquenterais dive bouteille et échanson »* (L. II, 466).

La raison qu'il entend préserver lui permet de rejeter certaines affirmations faites au mépris de toute logique. Souveraine, elle se refuse à cohabiter avec l'irrationnel. Sa formule quasi scientifique se fait manichéenne :

*« Les musulmans se trompent, les chrétiens s'égarerent, les juifs sont perplexes et les mazdéens se fourvoient.  
Les habitants de la terre sont de deux sortes : un homme sans religion mais doté d'une raison et un religieux qui en est dépourvu »* (L.II, 301).

Bien entendu, ceux qu'il dépouille de toute rationalité, n'ont d'autre choix que de l'accuser d'hérésie. En fait, c'est un homme qui nous invite à tout remettre en question. Il conteste, par exemple, et il n'est pas le seul à le faire, l'authenticité de nombre de hadiths :

*« Il nous est parvenu des hadiths dont le crédit dépend de leur rigueur, mais faible est la référence.  
Consulte donc la raison. Néglige toute autre instance ! La raison est le meilleur guide qu'ait abrité le cercle »* (L.I, 379).

Ce sont les colporteurs qui manipulent les textes. Le pire est de mentir par excès ou par défaut :

*« Mieux vaut silence garder. Si infaillible que soit le pied, les vicissitudes le feront inmanquablement broncher.  
La transmission a corrompu les nouvelles dont tu as ouï dire. Le plus et le moins sont les fléaux du discours »* (L.I, 439).

Pourquoi du reste, un homme de l'envergure d'Abû l-'Alâ', devrait-il s'astreindre à suivre servilement l'interprétation d'un ouléma ancien, fut-il compétent et honnête :

*« Je ferai le bien autant que je le pourrai. Ne priez pas sur moi le jour de ma mort.  
Outrée, ma raison s'insurgerait à me voir sur les pas de Shâfi'î et de Mâlik »*  
(L. II, 227).

Sa rationalité s'accommode mal des contradictions :

« *Al-Shâfi'î autorise des pratiques qu'Abû Hanîfa interdit.*

*Nos vieux et nos jeunes s'y perdent. Ni jeune fille, ni vieille femme ne trouvent le droit chemin »* (L. I, 624).

Contradiction, mais aussi injuste disproportion des peines légales :

« *Cinq cents pièces or indemnisent la main [que l'on perd]. Pourquoi est-elle coupée pour le vol d'un quart de dinar ?*

*Face à une telle contradiction nous n'avons qu'à nous taire et prier le Seigneur de nous épargner son enfer »* (L.I, 544).

Il savait parfaitement ce que l'orthodoxie pensait de lui. Un de ses ouvrages perdus, mais dont il reste des extraits, porte un titre édifiant : *Zadîr al-Nâbih*, l'Aboyeur repoussé. Il y répond aux critiques formulées contre lui par ses détracteurs :

« *Dieu maudisse des gens qui, si tu leur apportes les vrais hadiths, crient à l'incroyance »* (L.I, 615).

Des aboyeurs autour de lui, il y en avait bon nombre. Nul n'a réussi à le mordre. La vénération que lui vouait la grande majorité de ses contemporains lui assurait une immunité sans faille. Al-Ma'arra tout entière était derrière lui et quand, en 1026, elle se fit exposer à de graves ennuis, il fut son sauveur. L'histoire mérite d'être racontée, ne serait-ce qu'en quelques mots.

Passant, un vendredi, devant une taverne tenue par un non musulman, une femme est harcelée par des clients en état d'ébriété. Elle se précipite dans la mosquée et ameuté les fidèles. Des désordres s'ensuivent. Le local est détruit. Dans un poème, Abû l-'Alâ' évoque l'incident et approuve la réaction. En guise de représailles, l'émir d'Alep, Sâlih ibn Mirdas, à l'instigation de son vizir, le chrétien Tâdhurus ibn al-Hasan, jette en prison un grand nombre de notables dont le propre frère du poète. La ville s'insurge, ce qui nécessite l'envoi de l'armée qui s'apprête à l'investir et la mettre à sac. La population n'a d'autre alternative que d'envoyer Abû l-'Alâ' à la rencontre de l'émir furieux. L'ermite sort pour la première et la dernière fois de son cloître.

La porte d'al-Ma'arra s'ouvre et on informe Sâlih qu'un homme qui semble être un aveugle en sort et se dirige vers le camp. « C'est Abû l-'Alâ', baissez les armes ! », ordonne l'émir. Il est alors chaleureusement reçu. « Je suis venu intercéder en faveur des miens », dit-il. - Al-Ma'arra est à toi, répond le prince. Prié de réciter quelques vers, il déclame : « *Enfermé chez moi, quelque temps, déroband à autrui mes défauts, je me mis à l'abri des jaloux. Quand j'en suis arrivé au soir de la vie, l'âme s'apprêtant à quitter le corps, ils m'ont dépêché comme intercesseur auprès de Sâlih et c'est là de leur part une idée saugrenue. De moi, il entendra le roucoulement du pigeon; de lui, j'entendrai le rugissement du lion »* (L.I, 404).

Grand seigneur, Sâlih, qui n'a pas oublié la brillante tradition littéraire de la cour hamdanide dont il a hérité, réplique : « *C'est plutôt de nous que tu entendras le roucoulement du pigeon et c'est de toi que nous entendons le rugissement du lion* ». »

A la mort de l'intercesseur, dans al-Ma'arra reconnaissante, quatre-vingt poètes lui consacrèrent leurs thènes.

Que l'on adhère ou non à ses conclusions, Abû l-'Alâ' savait de quoi il parlait. Il avait une parfaite connaissance non seulement des trois religions monothéistes, mais aussi des autres croyances de son époque : « *Les lois divines stupéfient la raison : mazdéisme, islamisme, judaïsme, christianisme. Prends garde ! Ne laisse pas aller les choses à vau-l'eau. Considère-les avec le cœur d'un penseur perspicace* ».

Il va plus loin encore. Les religions sont sources de discorde entre les hommes :

« *N'obéis pas à des gens dont la dévotion n'est que ruse pour lever tribut. Les lois divines ont semé les rancœurs parmi nous et nous ont inoculé toutes sortes d'antagonismes* » (L.I, 228).

Certes, le mensonge et le sectarisme sont à l'origine du mal qui ronge l'humanité. Les religions sont dévoyées par un comportement humain fondamentalement pernicieux : « *Le mensonge a décimé les habitants de la terre. Sectateurs, leurs enfants n'ont pu se lier d'amitié. N'eût été l'inimitié inhérente à leur nature, synagogues, églises et mosquées n'auraient fait qu'une* » (L.II, 125).

Il a du reste attaqué toutes les sectes de son époque, qui sont autant de moyens pour accaparer le pouvoir par des ambitieux sans scrupules. Le poète ne prétend pas être prophète. Il se croit même investi d'un contre message, qui fait de lui un éveilleur de consciences :

« *Réveillez-vous, réveillez-vous, gens égarés ! En vérité, vos religions ne sont que subterfuges des anciens* » (L.I, 65).

Il réfute la croyance en la venue du Mahdi et du Messie, et, en filigrane, la notion chiïte de *wilâyat al-faqîh* (régence du docteur de la loi) :

« *Les gens espèrent qu'un imam viendra parler à la cohorte muette. Trompeuse conjecture ! Il n'est d'imam que la raison, notre mentor de jour et de nuit* » (L.I, 66).

Autre croyance rejetée, le tourment de la tombe (*'adhâb al-qabr*), l'un des mythes fondateurs du Fiqh al-ru'b, le fiqh de l'épouvante. Abû l-'Alâ' savait mieux que personne que les personnages de Munkar et Nakîr ne sont pas antérieurs à la révolte des Zandj, dans l'Irak de la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle de l'hégire (869-883). Il s'agit de ces esclaves noirs qui, excédés par leurs conditions de vie, dans les vastes domaines de Basra, provoquèrent un cycle de violences inouïes. Leurs traits démesurément grossis ont servi de modèle à la fabrication des deux anges redoutables. Ces sonnettes font hausser les épaules à Abû l-'Alâ' :

« *S'il est vrai que le tombeau tourmente celui qui s'y installe, faites-moi grâce du linceul et de la sépulture.*

*Il vaut mieux que les bêtes féroces et les oiseaux se disputent ma dépouille.  
Abandonnez-moi donc couché sur le dos de la terre » (L.I, 293).*

A cet égard, il semble approuver l'incinération :

*« L'Hindou qui au feu se consume, ne laissant au sol ni chair ni os,  
A-t-il peur d'affronter Munkar et Nakîr et de subir la compression tombale, qui  
disloque sans retour » (L. II, 380).*

Mais ses attaques n'épargnent pas d'autres mythes venus de loin, tel celui de la métempsychose :

*« Le corps, dit-on, confie son âme à autrui afin que le transfert la polisse.  
N'accepte pas ces fausses nouvelles, tant que la raison n'a pas étayé ce que l'on te  
colporte » (L. II, 259).*

Mais la religion, pour peu qu'elle y recourre, n'est pas irrémédiablement incompatible avec la raison :

*« Quand il revient à sa raison, l'homme avisé dédaigne les doctrines et les jette aux  
orties.  
Leurs religions sont fissurées de toutes parts. N'y a-t-il pas une raison à même d'en  
renforcer les attaches ? » (L. II, 622).*

*« C'est au nom de la raison et de la longue expérience qui est la sienne qu'il refuse  
de croire aux êtres invisibles :  
Crains Dieu ! Ne t'affole pas si par des histoires de djinns dans l'obscurité on vient  
t'effrayer.  
Ce ne sont que de fausses nouvelles destinées - Dieu t'en préserve ! - à duper le  
nigaud vulgaire » (L. I, 215).*

Les djinns n'existent pas, les anges non plus :

*« Au cours d'une longue existence, il ne m'a pas été donné de sentir la moindre  
présence ni d'un djinn ni d'un ange » (L. II, 240).*

De même, il met en doute un mythe fondateur de première importance :

*« Il se peut que cet Adam-là ait été précédé par une succession d'autres Adams »  
(L. II, 488).*

Créé par Dieu, l'univers fonctionne selon des règles. Il obéit aux lois qui le déterminent. Il est vain de tenter de l'en faire dévier. Si, par exemple, les conditions atmosphériques ne s'y prêtent pas, rien ne sert, nous dit-il, de prier pour qu'il pleuve :

*« Votre année, Dieu en a décidé autrefois, sera plutôt sèche ou bien arrosée.  
Vous avez beau prier : Abreuve-nous Seigneur ! L'invocation n'est point pluvieuse.  
Mais Arabes et non Arabes y prêtent foi » (L. II, 379).*

Quand la masse se cramponne à ses croyances, le pouvoir, si éclairé soit-il, sait qu'il est dangereusement imprudent d'en appeler à la raison. Il doit donc jouer le jeu. Il y a quelques années, on racontait à voix basse qu'un monarque arabe dont le royaume était souvent confronté à la sécheresse, se faisait établir des prévisions météorologiques par les meilleurs spécialistes du monde, avant d'ordonner, à quelques jours des précipitations, les prières spécifiques à l'invocation de la pluie. Et le miracle s'accomplissait et du coup la royale baraka s'en trouvait renforcée. C'est au nom de la raison qu'Abû l-'Alâ' croit à l'histoire, au temps qui passe, le temps qui aura raison de tout et de tous, y compris ce que l'on croit immuable, définitif :

« *Des gens à venir chercheront à savoir ce que signifient Quraych et La Mecque, à l'instar d'autres gens qui se renseignaient sur Djadîs et Tasm* » (L. II, 377).

Djadîs et Tasm sont deux tribus disparues dont il ne reste que ces noms laconiques. Il s'agit là d'une hardiesse inégalée en terre d'islam, parce que d'une rationalité froide et sans complaisance. Et ce n'est pas tout. Nul n'échappera au travail destructeur du temps :

« *Si, pour le restant de ses jours, l'archange Gabriel, à tire d'aile, cherchait à quitter le temps, jamais il ne pourrait en sortir* » (L. I, 519).

Il faut chercher le sens profond de ce nihilisme qui n'en est pas un, dans l'ascétisme radical d'Abû l-'Alâ', qui veut aller jusqu'au bout des choses. Était-il un penseur libre ? Sans aucun doute. Était-il un libre penseur ? Il appartient à l'inquisition d'en décider. Cependant, à des époques incultes où l'on passe sans escale de l'infantilisme à la sénilité, il ne serait pas très indiqué de mettre les *Luzûmiyyât* entre les mains de personnes dont l'âge mental n'aurait pas atteint les dix-huit ans. Il savait qu'on le jugerait. Il s'en remet au temps, encore lui, qui n'en dira peut-être rien. Mais dans les dits d'un poète, il faut toujours faire la part de la rhétorique :

« *Le temps est si bref dans son discours qu'il a fait du silence le summum de la concision. Ne prends pas à la lettre mes dires. Comme les autres, je m'exprime par métaphores* » (L. I, 633).

Tout écrit a besoin d'exégèse et quelles que soient les outrances que, par agacement, le poète a pu commettre, ma conviction est qu'il n'a pas cherché à détruire, mais à déconstruire la religion en vue d'en rationaliser les fondements. Du reste, il consacre nombre de vers à la gloire du Prophète Muhammad. Était-ce de sa part une *taqiyya*, une dissimulation légale ? Je ne porterai pas une telle offense au courage d'un homme qui a refusé charges officielles et pensions substantielles.

Au soir de sa vie, à l'apogée de sa notoriété, les Fatimides cherchant à contenir les Seljukides déjà installés à Bagdad, sondent la pensée du poète. A cet égard, leur propagandiste, le *dâ'î al-du'ât* Abû Nasr al-Mu'ayyad, entretint avec lui une correspondance subtile sur les divers aspects de sa foi. Mais l'Ismaélien semble être resté sur sa faim. Abû l-'Alâ' a sans doute caché son jeu :

« *Tais ton propos. Ne le laisse deviner par quiconque. Ou qu'il appartienne au clan de Gabriel ou à celui de Satan* » (L. I, 52).

Valéry ne disait pas autre chose : Cache ton Dieu ! Cache ton Diable !  
Ce qui l'horripilait, ce sont les interprétations et les pratiques religieuses viciées. A ses yeux, et des yeux, il en avait aux profondeurs de son être, le culturel ne doit nullement empiéter sur le culturel. Il est bien prétentieux celui qui croit avoir trouvé la voie de Dieu, car, dit-il :

« *Les voies de la perdition sont vastes et praticables. Le droit chemin est semblable au chas d'une aiguille* » (L. II, 110).

Et pour quelle raison, ne croirait-on pas qu'Abû l-'Alâ' ait su franchir la voie étroite ? Je ne le tiens pas pour athée. Il ne doutait pas de Dieu, il doutait en Lui. Le Créateur est très présent dans les *Luzûmiyyât*. Il Lui est reconnaissant pour ce don suprême qu'est la raison. Mais, peut-être n'était-il que déiste. Sa foi, il la doit à son propre effort intellectuel :

« *J'ai établi [par et] pour moi-même l'existence d'un Créateur tout de sagesse. Je ne fais pas partie des négateurs* » (L. I, 229).

Mais ce Dieu est, selon lui, différent de celui auquel croit le grand nombre :

Vous disiez : « *Nous avons un Créateur Sage* ». Nous avons répondu : « *C'est juste ! Telle est aussi notre opinion. Vous avez prétendu qu'il est hors de l'espace et du temps. Eh bien soit ! Mais cette assertion recèle un sens secret. Elle signifie que nous sommes dépourvus de raison* » (L. II, 270).

Ainsi Dieu, selon le poète, ne peut être imaginé hors de l'espace et du temps qui font partie de Son Royaume. Et pour finir, il s'en remet à Lui, avec un brin d'amertume :

« *J'ai remis mon destin entre les mains du Souverain de la Vérité. Je n'ai pas cherché à savoir quand aura lieu l'éclipse. La mort, que de fois, l'ignare en réchappe. Que de fois, un trépas précoce a surpris le philosophe* » (L. II, 157).

فَكَمْ سَلِمَ الْجَهْلُوكُ مِنَ الْمَنِيَاءِ ، وَعُوجِلَ بِالْحَمَامِ الْفَيْئُوسُوفُ

Ces vers sont plus poignants qu'ils n'en ont l'air. Ils disent que la vie est ainsi faite, l'ignare est coriace, le penseur qui éclaire le monde est fragile. Sa disparition est appareillable à un accident cosmique. Quand Socrate est mort le monde a cessé d'être ce qu'il était.

Enfin Abû l-'Alâ' en arrive à formuler, le premier, ce qui allait devenir le pari de Pascal :

« *L'astrologue et le médecin ont tous deux nié la résurrection. Halte-là, leur dis-je : Si ce que vous dites s'avère, je ne perdrai rien. Si c'est moi qui suis dans le vrai, vous serez les perdants* » (L. II, 433).

Ces deux vers récupérés par al-Ghazâlî dans son *Ihyâ* montrent en définitive les limites assignées à la raison face à l'angoisse métaphysique.

Dans un rare élan de piété, le poète adresse à Celui qu'il appelle le « Tailleur de l'univers », une prière ramassée dans un vers qui est un modèle de cette humilité orgueilleuse dont il avait le secret. Tout en assurant qu'il est peu de chose, juste un rien, il ne demande pas moins que d'être annexé au grand tout :

« *Mon corps est un lambeau à coudre à la terre. Ô Toi qui couds les mondes couds-moi*<sup>10</sup> » (L. II, 575).

Il convient de faire remarquer qu'il ne demande pas d'être agréé dans un au-delà convenu, il veut seulement retourner au cosmos originel. Pourtant, il ne manque pas de nous surprendre quelque peu, quand il exprime un secret désir de survie, une envie d'avoir une revanche sur le temps mangeur d'hommes :

« *Meurt l'individu, puis c'est au tour de son souvenir de s'estomper. Les deux, conjointement, s'évanouissent. Mais n'est pas mort en entier, celui dont le nom survit* » (L.II, 378).

Je crois entendre le poète latin Horace (65-8 av. J.C.), affirmant, un millénaire auparavant, qu'il ne mourra pas en entier : « *Non omnis moriar* ».

Les *Luzûmiyyât* nous font suivre le cheminement exceptionnellement fécond et dérangent d'une pensée puissante et tourmentée. Abû l-'Alâ' est un poète moderne en ce qu'il a vécu un terrible conflit intérieur. Il a affronté le seul adversaire qui ait été à sa mesure, lui-même :

« *Mon esprit est un ennemi qui me combat. Comment me défier de moi-même ?* » (L.II, 17).

Valéry disait : « *Je ne m'aime pas, je me supplie de m'épargner* ».

J'ai cité Horace, j'ai cité Valéry, non dans un esprit comparatiste, la rigueur académique m'en aurait empêché, mais pour souligner l'ancrage de cet aveugle voyant dans un humanisme à la fois antique et actuel.

Toutefois, une comparaison, d'un autre ordre, serait bonne à établir. Celle du siècle d'Abû l-'Alâ' avec l'an mil européen où les esprits étaient littéralement paralysés par la crainte de la fin du monde annoncée par l'*Apocalypse* de Jean de Patmos et qui devait se situer aux environs de 1033, anniversaire de la mort du Christ. L'Europe, en ces temps-là, n'avait aucun penseur, aucun lettré qui pût être mis en parallèle avec notre poète. Les choses ont beaucoup évolué depuis. Mais au seuil du troisième millénaire, le délire spectaculaire du protestantisme évangélique américain réédite l'obscurantisme médiéval avec une différence de taille : la crainte inhérente, malgré tout, à la fois, a été bouffonne, si elle n'occasionnait pas des lésions irréversibles à l'intellect.

Toujours est-il qu'en lisant Abû l-'Alâ', on ne saurait ne pas penser au célèbre essayiste Cioran, auteur notamment de *Sur les cimes du désespoir* et de *Précis de décomposition* où est soulignée « *la dérision de ce « ci-devant Rien » qu'est l'homme, pris dans l'histoire, face à l'immensité du temps* » (Robert 2). Anne

Wade Minkowski, auteur avec Adonis, d'une traduction de quelques extraits des *Luzûmiyyât* (Rets d'éternité, Fayard 1988), rapporte en avoir montré quelques passages à ce singulier seigneur des lettres du vingtième siècle. Homme de concision lui aussi, il dit en cinq mots ce qu'il en pensait : « *Il nous a tous enfoncés* ». De Cioran, Abû l- 'Alâ', « *Père de l'altitude* », aurait beaucoup apprécié la devise : Monte plus haut, il y a moins de monde.

En conclusion, il y a lieu de noter que le poète n'aimait pas la vie, mais il n'était point suicidaire. Il était sévère avec ses semblables, mais il savait se montrer compatissant envers les faibles confrontés au dénuement et à l'oppression des gouvernants, ce qui mériterait une étude à part. Si détaché des plaisirs de ce monde que fût cet ascète pas comme les autres, il était le plus engagé des poètes arabes dans le combat contre le mensonge et l'aliénation. Une question m'a toujours traversé l'esprit. Quel poète arabe, à l'aube obscure de ce vingt-et-unième siècle, oserait prendre pour guide, ce triple prisonnier qui n'a eu de cesse de nous apprendre à être libres, à nous passer justement de guide ? Méditons encore ce vers :

« *Ô toi le naïf, consulte la raison, si tu en as une. Toute raison est un prophète* » (L. II, 642).

Assurément, l'an mil des Arabes a été plus faste et plus libéral que leur an deux mille. Célibataire absolu, Abû l- 'Alâ' n'a laissé ni progéniture biologique, ni descendance poétique. Nous sommes plus que jamais ses orphelins. A l'heure où resurgissent nos vieux démons, ceux des autres aussi, seule la poésie, en général, et celle d'Abû l- 'Alâ', en particulier, serait à même de nous exorciser.

## Notes

<sup>1</sup> Abréviations

L. I *Luzûmiyyât*, t.1. L. II = *Luzûmiyyât*, t. II. S. = *Saqt al-Zand*.

<sup>2</sup> Voir la revue tunisienne *al-Thurayya*, n° spécial, avril 1944. Notons que c'est le 25 septembre 1944 que la Syrie a fêté ce millénaire avec, il est vrai, un faste particulier.

<sup>3</sup> Ces anecdotes sont, pour la plupart, empruntées au *Mu'jam al-'udabâ'* de Yâqût, Chapitre « Abû l- 'Alâ' Al Ma'arrî ».

<sup>4</sup> Lire l'art. de Elias Saad Ghali, *Le végétalisme et le doute chez Abû l- 'Alâ' al-Ma'arrî*, BEO, 32-33, 1980-1981. Ces anecdotes sont, pour la plupart, empruntées au *Mu'jam al-'udabâ'* de Yâqût, chap. Abû l- 'Alâ' al-Ma'arrî.

<sup>5</sup> Tabas est une agglomération du Khorasan.

<sup>6</sup> Vers recensés par Mustapha Sâlih, dans *Kashâf masâdir dirâsât 'Abî-l- 'Alâ'*: dans l'une des versions, Lattaquié est remplacée par al-Quds (Jérusalem).

<sup>7</sup> A. W. Minkowski traduit « li-l-naf'i yudrabu » par « qu'il ne serve d'exemple », alors que le *dharb* se réfère ici au travail du potier qui tapote et malaxe la motte pour lui donner la forme voulue. C'est, du reste, cette image qu'a retenue Omar Khayyâm, dans un de ses quatrains.

<sup>8</sup> Lire Roger Bodard, art. *Valéry est-il Cathare ?*, *Bulletin de l'Académie de Langue et de Littérature Françaises*, t. XLIX, n° 3-4, pp. 215-230.

<sup>9</sup> 'Abd al-Rahmân, 'Â'icha, *Ma'a Abî l- 'Alâ ' fî rihlati hayâtihi*, p. 176.

<sup>10</sup> Nous reprenons ici la traduction d'A. W. Minkowski. Nous aurions préféré traduire par « ... à recoudre à la terre... », en toute conformité avec l'esprit du poète toujours postulant au retour à l'argile. Du reste, Kazimirski (Dictionnaire arabe-français) traduit pertinemment *Khâta* par *coudre et recoudre*.

## Bibliographie

Abd al-Rahmân 'Â'isha, 1983. *Ma'a Abî l-'Alâ' fi rihlati hayâtihi*, Dâr al-Kitâb al-arabî, Beyrouth.

Al-Hamawî, Yâqût, 1993. *Mu'jam al-'udabâ'*, t. I, Dâr al-Gharb al-islâmî, Beyrouth, 1993.

Al-Ma'arrî, Abû l-'Alâ', 1988. *Luzûmiyyât*, t. I et II, Dâr Sâdir, Beyrouth.

- *Saqt al-zand*, Dâr Sâdir, Beyrouth.

Sâlih Mustapha, 1978. *Kashshâf masâdir dirâsat Abî l-'Alâ'*, Imp. Al-'ilm, Damas.